

Erratum

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37357ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2000). Erratum. *Lettres québécoises*, (97), 21–21.

En tout cas, il attire davantage le grand public, car c'est lui qui assiste aux mises en lecture. Mais la jeune dramaturgie est-elle plus publiée pour autant ? Rien n'est moins sûr.



Leméac, qui constitue pour l'heure le plus gros éditeur de théâtre et est associée à Actes Sud-Papiers pour la coédition d'auteurs québécois, publie six-sept nouvelles pièces par année. Au Groupe Ville-Marie Littérature, où Marco Micone dirige une collection consacrée au théâtre, « on s'oriente vers un maximum de trois pièces par année ». Dont celles, qui seront publiées d'office, des auteurs maison (Gilbert Dupuis et Abba Fahroud). « Nous tenons à publier du théâtre, mais comme le fonds Leméac est très important, nous voulons nous orienter vers un créneau qui n'a pas encore été exploité. » Micone, qui a été « l'un des premiers non-Québécois à écrire sur l'ethnicité » — avec une trilogie dramatique sur la communauté italienne de Montréal —, a choisi de privilégier « le brassage des cultures » et publiera notamment Rahul Varma, un Anglo-Montréalais, ainsi qu'une trilogie de George Walker, un dramaturge dont le Théâtre de Quat'Sous a présenté quatre pièces en l'espace de dix-huit mois.

Il reste enfin Dramaturges Éditeur, une maison fondée voilà quelques années par Yvan Bienvenue. On s'y voue exclusivement au théâtre — Bienvenue étant lui-même dramaturge et l'instigateur des *Contes urbains* —, et à de jeunes auteurs comme Serge Boucher. « Il faut être très audacieux pour ne publier que du théâtre », affirme ce dernier.

Parce que le théâtre ne se vend pas. Au point que certaines pièces, admettra ainsi Lise Bergevin, ne dépassent guère, sur toute l'année, une dizaine d'exemplaires. Selon Marco Micone, le chiffre de ventes moyen tournerait autour de cent cinquante ou deux cents exemplaires. « Il s'agit alors d'un théâtre qui marche assez bien. » La publication n'est relativement profitable que dans le cas des œuvres intégrées aux programmes scolaires, tant il est vrai que 95 % des ventes se font dans le réseau scolaire. Mais Georges Desmeules soutient que la réforme de l'enseignement du français au collégial, implantée en 1994, « a nui à deux genres : la poésie et le théâtre ». La réforme n'a cependant pas eu d'effet négatif sur les ventes, constate Lise Bergevin. « En 1995-1996, le théâtre représentait entre 10 % et 12 % de notre chiffre d'affaires. En 1998-1999, la proportion avait grimpé à 18 %. » Ce chiffre peut paraître élevé, mais il faut rappeler que le fonds Leméac comprend une bonne part de « classiques » (Michel Tremblay, Marcel Dubé...).

Comment lire le théâtre ?

Il reste que, réforme scolaire ou non, le texte dramatique ne se rend pas auprès du grand public. La faute en revient en partie à l'éditeur qui, même lorsque la publication coïncide avec la création, fait peu de promotion pour le dramaturge. « C'est plutôt la production [metteur en scène, acteurs] qui accapare tout le champ », dit Carole Fréchette.

L'auteure de *La peau d'Élisa* (Actes Sud-Papiers, 1998) et de *Les quatre morts de Marie* (Les Herbes rouges, 1995) revendique le fait que le texte dramatique soit « aussi considéré comme un texte littéraire. Ce tra-

vail relève à la fois de l'écriture et de la scène ». À ce titre, les pièces méritent donc d'être publiées, lues et critiquées (par le milieu littéraire).

Le théâtre n'existe concrètement que lorsqu'il est joué sur la scène, que lorsqu'il est dit. C'est dans la nature même du théâtre, il doit être incarné. Aussi ça n'est peut-être pas « normal » de lire du théâtre,

dit Jean Cléo Godin. « La lecture n'est pas l'objet premier de l'écriture dramatique. Ça n'est que dans le corps et la voix de l'acteur que le personnage se révèle totalement », renchérit Jean-Marc Dalpé.

Écrit-on une pièce pour être lu ou pour être joué ? La réponse semble évidente. Pourtant, admet lui-même M. Godin, « les distinctions entre les genres existent de moins en moins » et il n'est que de lire certaines pièces pour s'en convaincre. Avec ou sans didascalies, très dialogué ou au contraire composé de longs monologues, le texte dramatique finit même, parfois, par presque revêtir une forme romanesque.

Plusieurs dramaturges ont aussi l'impression, sinon la certitude, de bâtir une œuvre qu'on aimerait confier à un lecteur, d'autant qu'au théâtre, souligne Carole Fréchette, « le texte est livré à un metteur en scène, à des acteurs ; il y a beaucoup d'intermédiaires entre l'auteur et son public ».

Comment, finalement, peut-on lire un texte dramatique ? « Il faut se placer dans la perspective du lecteur et du spectateur. Il faut pouvoir visualiser les personnages », répond Jean Cléo Godin. À cause de cet effort, le texte dramatique intéressera toujours un public plutôt spécialisé.

Et un public trop restreint signifie que les éditeurs seront peut-être de moins en moins chauds pour publier. Et comme le dit Carole Fréchette, « il est fondamental d'être publié : pour la pérennité, la mémoire. La publication fixe un texte et lui donne une vie à long terme. Et lui donne plusieurs vies. »

1. Georges Desmeules est aussi coauteur, avec Christiane Lahaie, de l'essai *Les personnages du théâtre québécois*, qui devrait paraître incessamment aux Éditions de L'instant même.
2. Jean Cléo Godin et Dominique Lafon, *Dramaturgies québécoises des années quatre-vingt*, Montréal, Leméac, 1999, 266 p.

ERRATUM

Dans le texte intitulé « Québec Amérique : les défis de la croissance » de notre édition précédente (*Lettres québécoises*, n° 96, hiver 1999), un malencontreux problème technique a fait disparaître le passage consacré à Noël Audet, qui fut brièvement directeur littéraire de la maison. Page 13, il aurait donc fallu lire : « Le passage de Jean Pettigrew, qui succède à André Vanasse, est en outre synonyme d'un certain virage. » En fait il y aura eu, juste avant Pettigrew, le très bref règne (quelques mois) de Noël Audet. Mais ce dernier, qui eût certes pu imprimer davantage sa marque à titre de directeur littéraire, préférera se consacrer plus assidûment à son œuvre d'écrivain. » Pettigrew, qui retournera par la suite à Québec fonder les Éditions Alire, est féru de science-fiction. [...]

Toutes nos excuses à M. Audet.

Francine Bordeleau



Jean-Marc Dalpé



Carole Fréchette

